

## PROPÉDEUTIQUE DU PEPLUM

Notre conception de l'art repose sur bon nombre de conceptions aussi vagues qu'aprioriques. Le discours sur le cinéma en particulier doit beaucoup à l'opposition entre oeuvre (travail d'un auteur) et divertissement (produit de consommation de masse). La frontière entre ces deux pôles étant difficile à tracer, on se satisfait de raccourcis qui prennent l'allure de sentences : un grand film est universel, dénonce quelque injustice, révèle l'essence de la nature humaine, etc. Et, de même que l'*intention* de l'artiste a supplanté ses compétences techniques comme critère d'évaluation de la peinture actuelle, le cinéaste est rarement apprécié pour sa maîtrise du langage filmique. Si l'on considère par exemple les éloges échus à *Saving Private Ryan* - comparativement à *Full Metal Jacket*, voire *The Green Berets* - il devient évident que le contenu dicte quel film sera jugé comme chef-d'oeuvre. Ce procès d'intention, qui dure au moins depuis Méliès, condamne d'avance le "film de genre". Un critique sérieux touche la comédie du bout des lèvres, méprise le film d'action, ignore l'horreur; Tarkovski s'indignait même qu'on appelle "science-fiction" *Solaris* et *Stalker*, films pourtant situés l'un dans une station spatiale en orbite autour d'une planète intelligente, l'autre dans un futur post-apocalyptique...

Dans cette Bastille du bon goût, il n'est guère de cellule plus redoutée que celle qu'occupe le Peplum. Pour chaque *Gladiator*, il y a des centaines d'aventures de Maciste vouées au ridicule. *Ben Hur*, *The Robe* ou *Quo Vadis* se réclament du film biblique, et sont en quelque sorte sauvés par la grâce. Tandis que toute la maestria d'un Bava ou d'un Harryhausen ne peut éviter au peplum de devenir, au mieux, un de ces plaisirs coupables dont on ne parle pas entre bonnes familles.

Cette rubrique n'aura pas de tels scrupules.

Il y a certes des différences appréciables entre *Spartacus* et *Goliath contre le Dragon*. En outre, le fait que ce dernier est un nanar de la pire espèce. Mais il y a dans le plus boiteux rejeton de Cinecittà, cette minute, cette seconde où il touche presque par inadvertance à quelque chose de différent. Le charme bunuellesque d'une idée absurde. Un instant de pathos. Une nuance de cruauté. La révolte du génie inconscient contre l'efficace, le beau, le pratique. Notre premier souci sera de trouver cette lueur. Notre second sera de lui rendre justice.

Chaque film dictera la façon dont nous l'aborderons. Nous ne nous refuserons aucun titre. Grand film ou série B. Catastrophe ou réussite. Nous nous permettrons un ton tantôt comique, tantôt tragique (surtout si le film est épouvantable). Lorsque cela s'avérera d'un intérêt particulier, nous parlerons de ses

antécédants cinématographiques, historiques ou mythologiques, mais nous tenterons de réduire de telles considérations au minimum. Nous parlerons peu de la carrière des cinéastes ou des comédiens. Un film ne doit pouvoir compter que sur ses propres forces. Nous nous attarderons donc à ces deux questions éternelles : "C'est quoi l'histoire?", et surtout : "pourquoi est-ce que je voudrais passer quatre-vingt-dix minutes à regarder quelque chose comme ça?"

Quant aux sentences aprioriques auxquelles souscrit l'auteur de ces lignes, elles vont comme ceci. 1) Le cinéma est l'art de lier entre elles des images en mouvement. 2) les sentences aprioriques me cassent les pieds, entre autres appendices.

Nous sommes ici pour parler de cinéma, et du plaisir qu'il nous procure.